

*Écoute-moi, Manuelito, je vais te raconter ce qui s'est vraiment passé durant la Retirada... Mais pas en espagnol, j'aurais l'impression de me souiller la bouche... Non, je te le dirai avec leurs mots à eux, en français, pour que tu apprennes leur langue et que tu la parles mieux qu'eux. Pour que tu les battes avec leurs propres paroles et que tu les fasses payer. Pour que tu nous venges.*

*C'était après le 26 janvier 39, quand Barcelone est tombée, quand ton grand-oncle Roberto a été fusillé comme un chien, avec tant d'autres. Son frère, mon père, était un rouge, c'est vrai. Mais être un rouge, c'était un devoir à ce moment-là. Tu entendas des horreurs sur les rouges, Manuelito. Ne les crois pas. Ils ont brûlé quelques églises, d'accord, mais pourquoi ? parce que les évêques se sont mis du côté de Franco, contre la République, tout de suite. Parce que les curés ont béni les massacres et jusqu'aux avions qui nous assourdissaient sur la route de l'exil. Ah ! ne me parle pas des curés... Tu nous aurais vues, on est parties sans presque rien, ma sœur, ma mère et moi, vers la frontière. Francia... Le pays de la liberté, des droits de l'homme, c'est ce qu'on nous avait appris à l'école. « Vous passerez la montagne et vous serez libres, vous serez en sécurité, avait dit mon père, et je vous rejoindrai de l'autre côté. » Il n'avait pas prévu qu'on serait des centaines, des milliers même, et que le gouvernement français nous traiterait comme si nous étions des criminels, nous enfermerait, nous parquerait comme des animaux. On croyait qu'il était de notre côté, le gouvernement français, du côté de la République. Mais ils ont refusé de nous envoyer des armes, pire, ils ont approuvé un embargo. Il avait la trouille, le gouvernement français... Les seuls qui se soient bien conduits sont ceux qui se sont engagés dans les Brigades Internationales, et encore... Mais j'anticipe... Quand on a atteint le Perthus, au début de février...*

Nuit du 24 au 25 février

Avec une seule mort, plusieurs vies basculent, irrémédiablement, songeait la commissaire Djemani dans l'avion qui la ramenait nuitamment de Santiago vers Paris, à la fin d'un mois de février qu'elle n'oublierait pas de sitôt. Deux semaines auparavant, la disparition brutale d'une résidente de la Villa Pablo Neruda avait déclenché des bouleversements en cascade sur deux continents, dans un bref enchevêtrement de vies, et l'avait forcée à accepter la mission dont elle rendrait compte à Jean-Pierre Foucheroux, directeur du Centre d'Actions Anti-Terroristes, dès son arrivée à Roissy. Le monde de chacun ne sera plus jamais tout à fait le même. Séparés par des milliers de kilomètres de terre et d'eau, deux langues, et des siècles d'histoire, le petit village français de Montolieu et la lointaine communauté d'Isla Negra, sur la côte chilienne, avaient dû faire face ensemble à leur passé.

À cause d'un invraisemblable concours de circonstances liées à son propre passé, elle avait été choisie pour châtier leurs démons.

L'hôtesse de l'air interrompit le train de ses pensées en lui demandant avec un sourire de bien vouloir baisser l'intensité de sa lampe. Les autres voyageurs pourraient ainsi regarder le film projeté dans des conditions « optima » de réception, expliqua-t-elle. Leila Djemani soupira. Elle n'avait nul besoin d'être exposée à plus de violence sur pellicule. Elle obtempéra et reprit sa lecture de Clara Malraux, une femme dans le siècle. À côté d'elle, menotté, les yeux clos, son prisonnier ne bougea pas.

Ayant tourné le dos à la masse dentelée de la cordillère des Andes, l'appareil amorça une descente en douceur vers les lumières clignotantes de Buenos Aires. En trois langues, le pilote rappela aux passagers qu'ils devaient garder leurs ceintures attachées.